

OEUVRES

COMPLETTES

DE

JEAN CHAPELON,

PRÊTRE-SOCIÉTAIRE DE SAINT-ÉTIENNE.

RECUEILLIES

PAR M. E. C., DOCTEUR EN THÉOLOGIE.

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DES ŒUVRES DE MM. ANTOINE ET JACQUES
CHAPELON.

Animus gaudens ætatem floridam facit.
Prov. Ch. 17.

SAINT-ÉTIENNE,

CHEZ JOURJON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PAPETIER,
Rue d'Artois.

1820.

Nota. Cet Ouvrage a été tiré à un très-petit nombre
d'exemplaires dont seulement douze sur papier vélin.

DE L'IMPRIMERIE DE FR. MISTRAL, A LYON.

ABRÉGE HISTORIQUE

DE LA VIE

DE M.^{RE} JEAN CHAPELON,

PRÊTRE - SOCIÉTAIRE

DE LA PAROISSE DE SAINT-ÉTIENNE

*Videbunt recti et lætabuntur ; et omnis
iniquitas oppilabit os suum. Ps. 106.*

C'EST rendre hommage à la Ville , obliger tous les ordres de citoyens , faire plaisir aux pères de famille , honorer l'état ecclésiastique , rappeler aux vieillards un souvenir qui leur est cher , donner un sujet d'émulation à la jeunesse , et porter la joie dans tous les cœurs , que de leur faire connoître cet homme chéri , ce digne Prêtre dont ils ont tant entendu parler , que leurs pères ont vu , que tout le monde estimoit , que ses amis chérissoient , et qui a fait les délices de la société.

Cet homme célèbre parmi nous , vint au monde vers le milieu du siècle dernier , sur la fin de la minorité de Louis XIV , temps où l'Etat , lassé de troubles et d'intrigues , commençoit à prendre une nouvelle face , à procurer la paix et l'abondance , à réveiller les sciences et les beaux-arts , et assurer la tranquillité des peuples. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la grande révolution qui arriva dans

le ministère et dans les esprits. La secousse se fit sentir aux extrémités de la capitale, et notre poète eut le bonheur d'en recevoir les heureuses impressions.

Il prit naissance dans une famille honnête, riche en vertus, médiocre en fortune. Son père possédoit cependant une maison commode en ville, et un domaine (1) à la campagne: il se nommoit *Antoine Chapelon*; il étoit maître et marchand coutelier. Son fils eut cette heureuse ressemblance de condition, ainsi que de simplicité et de candeur avec le célèbre *M. Rollin*, recteur de l'université de Paris; né dans la même profession, il avoit le courage de se dire à la compagnie des grands et des princes. *M. Antoine Chapelon* eut trois fils et deux filles, dont notre Poète étoit l'aîné. Le second exerça quelque temps le métier de la guerre, vint ensuite travailler à la profession de son père, et fut le soutien de la famille: il étoit bon et simple; son air n'avoit rien de spirituel ni d'animé; c'est sur quoi son frère le raille dans cet endroit de la *Parade*, où il faisoit la fonction de sergent de quartier (2).

Le troisième, alerte et vif, quitta la maison paternelle, comme nous l'allons dire. Il y revint ensuite, mais pour peu de temps. Bientôt son inclination inconstante le porta à aller exercer son métier de coutelier dans la ville de Naples, où il mourut. Les deux sœurs demeurèrent filles; l'aînée se nommoit *Florie*: toutes deux étoient d'une simplicité remarquable: le

(1) Ce domaine s'appelle *Malmonte*. C'est pourquoi le père et l'aïeul du prêtre portoient le surnom de *Mâmon*: c'est le nom que leur donne *Bobrun* et *M. de Monteille*.

(2) Mon frere l'y-ère ben, avouay sa grand raguéry,
D'un air fort dégagi, dret couma-una paléryy.

Poète en parle dans ses vers, et principalement dans sa Chanson XXXI.^e Le frère aîné, qui se maria, eut deux filles, dont une fut la mère de *M. l'abbé Coutier*, prêtre-sociétaire, aumônier des religieuses hospitalières, qui nous a retracé le portrait de son oncle, par son caractère enjoué, ses mœurs et sa piété. Je respecte la modestie du frère et de la sœur qui sont vivans.

Messire *Jean Chapelon* fut élevé avec soin; son éducation fut en quelque sorte au-dessus de son état: car ce n'étoit pas peu de chose pour des ouvriers en coutellerie, que de tenir un enfant au collège. Il fut instruit dans celui de *Montbrison*, gouverné par les Prêtres de l'Oratoire; il y profita des lumières et de la piété de cette congrégation savante. Il y fit de bonnes études, et fut toujours estimé de cette maison, comme il parut dans la suite lorsqu'on l'invita à deux différentes fois, de faire la clôture de deux thèses de philosophie dans le collège de *Notre-Dame-de-Grâce*.

Ses études finies, jeune encore, ayant du temps à lui, il sut en profiter avec avantage. Il prit du goût pour les beaux arts: la musique sur-tout fit ses délices; sa voix étoit belle, il chantoit bien, jouoit avec goût de la flûte traversière: *Lully* fut son modèle, il savoit ses opéra par cœur: c'est sur ses airs qu'il composa ensuite la plupart de ses Noëls en français. Pendant plusieurs années, il en réservoir un composé nouvellement, qui se chantoit dans l'Eglise paroissiale la nuit de Noël, accompagné de l'orgue. Il semble qu'on auroit dû continuer dans les paroisses cet usage édifiant, qui, outre qu'il porte à la piété, garantit le peuple du sommeil et du babil inséparable de la longueur des trois messes. Ce n'est pas ici le cas d'appréhender aucun inconvénient en chantant dans l'église les louanges de Dieu en français.

Lorsque le Seigneur de la ville de St.-Etienne entra dans l'église paroissiale, il est dit dans le poème de la *Parade*, qu'il y fut reçu avec un motet chanté en grande symphonie. M. Chapelon étoit un des concertans. Il s'est avisé de dire, contre sa modestie ordinaire :

Met j'èra dó concert, jugie si-ó se chantet,

pour dire que la musique fut exécutée supérieure-ment.

La poésie fut, pour ainsi dire, son élément naturel. Il la suçá avec le lait de sa mère; il l'apprit dans les conversations et dans la lecture des Ouvrages de son père et de son aïeul, car tous deux étoient les poètes de leur temps. On est étonné de voir qu'il n'y a plus de poètes à St.-Etienne, quand on apprend qu'il y en avoit plusieurs il y a deux cents ans.

Pour bien entendre ceci, il faut remonter aux temps dont nous parlons. Alors St.-Etienne étoit circonscrit dans une enceinte fort étroite, qui se bornoit à ce que nous appelons le *Mont-d'or*, le *Boulevard*, *Roannel*, *Poligniay* et le quartier de l'*Ile* qui comprenoit quelques maisons à droite et à gauche placées entre le béal et le lit de la rivière de Furens. Or ce tènement étoit occupé par quelques marchands en détail, quelques bourgeois en petit nombre, des revendeurs, des ouvriers, comme forgers, menuisiers, fourbisseurs, couteliers, etc. Les deux fabriques principales qui font briller le commerce aujourd'hui, les armes et la soierie, commençoient à peine à travailler.

Il est constant que tous ces gens-là n'étoient point occupés ni acharnés à un travail opiniâtre comme

on l'est maintenant. Ils avoient du temps de reste (1), qu'ils ne perdoient pas assurément ni au jeu, ni dans les visites, ni dans les cabarets : ils l'employoient plus agréablement à composer des vers : tels étoient leurs délassemens. Les Muses leur étoient favorables, parce qu'elles sont filles du repos et du loisir.

D'ailleurs, on vivoit dans un siècle, qu'on peut appeler l'âge d'or (2); toutes sortes de denrées à

(1) Il a paru que nos ancêtres avoient plus de temps à eux, qu'ils n'auroient pas aujourd'hui. Ils portoient leurs vues du côté de la piété; ils firent nombre d'établissmens religieux : ces bonnes gens croyoient bonnement que c'étoit une bonne œuvre de peupler la ville en y appelant des corps étrangers. En effet, ceux-ci y vinrent en foule au moindre signe, attirés par la salubrité de l'air, la bonté des habitans, et par la facilité d'y vivre avec aisance. Dans un très-petit espace d'années, on vit s'établir les communautés qui y subsistent aujourd'hui.

- En 1608, Les RR. PP. Minimés.
- 1610, Les Dames de St.-Dominique.
- 1618, Les RR. PP. Capucins.
- 1620, Les Dames de la Visitation.
- 1624, Les Pénitens du S. Sacrement.
- 1636, Les Dames Ursulines.

L'Hôtel-Dieu étoit déjà fondé en 1545. M. *Colombet* y planta en 1666, les Religieuses hospitalières de Notre-Dame.

(2) Dans le courant de janvier de l'année 1666, le bichet seigle se vendoit 12 s., et le froment 21 s.

En 1558, le 12 décembre, « noble *Jean Bourdon*, seigneur de St.-Victor-sur-Loire, la Fouillouse et Malteval, fit son testament, par lequel il donne et lègue aux pauvres de l'hôpital 12 setiers blé seigle, mesure de St.-Etienne, un chacun an, à perpétuité; et ce tout durant et pendant le temps que ledit bichet seigle excédera les prix et somme de 10 s. »

Il paroît par cet exposé, que le blé s'étoit vendu ou pouvoit se vendre encore 10 s. le boisseau, et même au-dessus.

vil prix, les impôts très-modiques, la bonne foi établie dans le commerce; il ne falloit qu'être petit mercier ou colporteur, pour faire une grosse fortune: un ouvrier médiocre se trouvoit dans l'aisance en travaillant quelques heures dans la journée. Des gens si heureux ne pouvoient pas être tristes: aussi voyoit-on leur belle humeur s'égayer dans les charmes de la poésie, dans des descriptions simples, mais agréables; dans des narrations puériles, mais ravissantes, qui toutes portoient l'empreinte de l'allégresse et du contentement. On voit que *Bobrun* dans ses *Adieux*, regrette les charmes de la vie et des vers de ses concitoyens; déplore l'avilissement où la poésie est tombée, et dit tristement adieu au Parnasse, qu'il place sur la hauteur de Poligniay, regardant le *Clapier* (1).

L'aisance est la mère de la joie, et la joie est la compagne des Muses. Les ancêtres de M. Chapelon avoient cultivé le talent des vers, comme il paroît par leurs ouvrages; ils le transmirent à leurs descendants. Notre Auteur se trouva donc poète par héritage; il le fut comme un autre se trouveroit riche par succession: ce fut la nature qui le doua de ce talent. Il le posséda long-temps sans soupçonner qu'il l'eût, et ne commença que tard à faire des vers. Peu soucieux d'un don (2) qui ne lui avoit rien

(1) C'est par corruption de langage que la montagne de Poligniay, appelée autrefois le *Parnasse*, se nomme maintenant *Panassa*. Ce nom est bien honorable pour la paroisse de St.-Etienne.

(2) A l'âge de vingt-deux ans, *La Fontaine* lisant une ode de *Mulherbe*, sentit naître dans soi le feu poétique, et fit voir qu'il étoit poète. *Le Corrège*, en considérant un tableau de Raphaël,

coûté, d'un talent qui étoit, pour ainsi dire, son patrimoine, dont il pouvoit faire usage quand il lui plairoit, il n'y porta pas même son attention. Il employa sa jeunesse à des travaux plus sérieux, à des études plus analogues à l'état qu'il vouloit embrasser. Il consacra plusieurs années à une étude suivie de la théologie, puisée dans l'Écriture, les SS. Pères, les Conciles et toute la suite de la tradition. De sorte qu'il passoit pour être un homme très-instruit dans la science ecclésiastique, comme il l'étoit, sans contredit, dans la science des auteurs profanes et dans la connoissance de la belle latinité.

Il fut fait clerc vers l'âge de dix-huit ans: il étoit dans les ordres sacrés, mais non pas prêtre encore, quand, dominé par un désir insurmontable de s'instruire, d'embellir son esprit, d'étendre ses connoissances et se perfectionner par les voyages, il entreprit, comme tant d'autres grands hommes, celui d'Italie, capable de lui former le goût et accroître ses lumières, par la vue des chefs-d'œuvre, et les prodiges des beaux-arts qui y ont établi leur séjour.

Mais moins avide de science qu'amateur de la sagesse, ce voyage fut consacré par la religion et par la piété; il fut à Rome à pied avec l'humilité d'un pèlerin, quoiqu'il fût en état de faire la route et le séjour plus commodément, par les soins de sa famille. Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature: celle-ci, pleine de tendresse pour son fils, et ne pouvant supporter l'idée d'une pauvreté absolue, eut la précaution de coudre, dans l'habit de son

après un long silence, s'écria: *Anch'io son pittore, et moi aussi je suis peintre.*

M. Chapelon, sans sortir de la maison paternelle, pouvoit dire: Et moi je serai poète quand il me plaira.

filz, mais à son insu, quelques pièces d'or dans un endroit, et d'une manière qu'il ne pouvoit pas manquer de s'en apercevoir. Il étoit déjà en Italie quand il s'en aperçut; mais fidèle à sa dévotion, il continua à sanctifier son pèlerinage en marchant à pied et dans un esprit de pénitence.

Le jeune frère, que nous avons dit alerte et décomplé, voulut résolument faire le voyage de Rome pour tenir compagnie à son aîné. Ils furent ensemble jusque dans la ville de Gênes: ce fut-là que l'étourderie du jeune homme fit qu'il perdit son frère. Celui-ci eut donc le chagrin de se voir séparé de son cadet, jeune, sans expérience dans une grande ville, exposé à mille accidens par sa jeunesse et sa vivacité. Plusieurs semaines furent employées à tâcher de le découvrir; mais après l'avoir cherché long-temps inutilement, et l'avoir pleuré comme mort, M. Chapelon continua tristement sa route, et pensa à abréger de beaucoup le temps de son voyage.

Si quelque chose avoit pu le consoler en quittant Gênes, ç'auroit été la rencontre qu'il fit de trois jeunes nobles Vénitiens qui voyageoient par curiosité; ils alloient à Rome. Ils prièrent M. l'Abbé de vouloir leur tenir compagnie; ce qu'il accepta, non par goût, mais pour faire diversion à sa douleur. Son enjouement, sa conversation, sa manière de parler, qui lui étoit propre par les grâces et le sel dont il l'assaisoient, plurent infiniment aux trois jeunes gens et à leur gouverneur. Ils lui firent promettre de ne plus se séparer dans Rome, de leur tenir compagnie à leur retour, de se fixer à Venise avec eux, où ils lui assureroient un sort à l'abri de tout événement. Il le promit, et auroit tenu sa parole, sans

la rencontre imprévue qu'il fit quelques semaines après.

Pendant cet intervalle, attristé, ennuyé de se trouver seul de son pays dans une ville immense, à trois cents lieues de sa patrie, il regrettoit de l'avoir quittée, tant la patrie a d'attraits sur les cœurs. Il lui vint dans l'idée que l'église de St.-Pierre, attirant la curiosité de tous les voyageurs, ce seroit en cet endroit qu'il trouveroit quelqu'un de St.-Etienne, s'il y en avoit un dans la ville de Rome. C'est pourquoi il fut tous les jours dans cette vaste basilique. Mais comment distinguer un inconnu entre un nombre infini de personnes? Il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il alloit et venoit dans l'église parmi le peuple en disant quelques paroles en langage forisien. Il s'en trouva un qui l'entendit (1), et qui lui répondit dans la même langue. Ah! c'est vous que je cherche, et que je trouve; de grâce ne nous quittons plus, car sans vous je serois mort d'ennui. Cet homme en effet étoit un compatriote et un voisin, ils devinrent inséparables, tant cet abbé connoissoit l'amitié, tant son cœur avoit besoin d'aimer.

Ce fut bien quelque chose de plus, quand, dans le temps qu'il s'y attendoit le moins, il vit venir à lui son jeune frère, les bras ouverts, le serrant de toutes ses forces et pleurant de joie. Celui-ci ayant perdu son aîné à Gênes, ne s'amusa pas long-temps à le chercher; l'amour et sa vivacité naturelle lui donnèrent des ailes; il se mit à courir, croyant que son frère l'avoit devancé, et il étoit arrivé à Rome avant lui, où il avoit fixé sa demeure chez un maître en qualité de compagnon coutelier.

(1) Tout le monde sait quel étoit ce mot.

Il ne fut plus question ni de Venise ni des Vénitiens. M. Chapelon leur fit agréer les raisons qui ne lui permettoient plus de profiter de leurs offres; il prit poliment congé de ces Messieurs; et après avoir satisfait sa dévotion et sa curiosité, il reprit le chemin de sa patrie, accompagné de son frère et de son nouvel ami, et revint dans sa ville, dans sa famille, à ses amis, dont il fit dans la suite l'ornement, la consolation et les délices.

Ce fut par une austère retraite, par des prières ferventes, après avoir exercé les ordres inférieurs, qu'il se prépara à l'ordination du Sacerdoce, dont il fut revêtu quelque temps après. Etant prêtre, il en remplit tous les devoirs avec dignité. Le Clergé et la paroisse étonnés de son assiduité aux fonctions ecclésiastiques, et de la décence avec laquelle il s'en acquittoit, l'invitèrent à prendre place dans la Société de St.-Etienne, dans laquelle il fut installé selon son rang, dans un temps où cette Société, toujours respectable, étoit illustrée par des hommes rares, pleins de mérite, de savoir et de vertu; le célèbre, l'immortel curé Colombet à leur tête. Il fut reçu parmi ces dignes Prêtres avec des transports de joie: sa sagesse leur étoit connue; on chérissoit son caractère, on admiroit ses talens; la Société crut acquérir un trésor en sa personne; il fut distingué, aimé, recherché du curé Colombet, qui le regardoit comme son frère et son meilleur ami: cela seul suffiroit pour son éloge; car ce rare Curé savoit apprécier les hommes, et les connoissoit bien.

D'ailleurs M. Chapelon étant sociétaire, en remplissoit toutes les fonctions avec décence et exactitude. Il ne se mettoit pas dans une stalle par manière d'acquit, pour regarder derrière soi, jaser, dormir, marmoter son bréviaire, aller et venir de la sacristie

au choeur, du choeur à la sacristie, et payer de son surplis; mais attentif à son devoir, édifiant par son maintien, il chantoit l'office, parce qu'il le faut chanter, et chantoit tout parce que c'est une obligation: il le dit quelque part dans ses ouvrages:

Par met je chantou tout, et ne met fausson pas.

Aussi entre les Sociétaires, c'étoit à qui pourroit lui faire plus d'accueil, lui marquer plus d'estime, lui témoigner plus d'amitié. Sa belle humeur, ses saillies heureuses, ses contes amusans, étoient pour la Société les délices de tous les jours. Que faisons-nous, disoient les Sociétaires, quand quelquefois M. Chapelon étoit absent, que faisons-nous? Nous ne digérons plus, nous ne respirons qu'avec peine; nous sommes de véritables morts: ah! qu'il paroisse, nous revivrons.

Ce fut environ vers ce temps que M. Chapelon fut obligé de faire un voyage à Paris, dont voici l'occasion. Il eut le malheur de perdre son père étant fort jeune: on lui donna un tuteur dont il eut lieu de se plaindre. Celui-ci ménagea si peu le bien de la tutelle, qu'à la fin M. Chapelon, étant majeur, trouva que sa maison en ville avoit passé dans des mains étrangères sans savoir comment, et sans que le tuteur sût lui-même en rendre compte. D'ailleurs, Madame Chapelon la mère restoit toujours imposée à la taille quoique effectivement la maison appartint à un autre; il falloit l'en faire décharger. Cette affaire, après avoir été plaidée quelque temps à Saint-Etienne, fut portée au parlement, et l'objet du voyage de M. Chapelon étoit de faire rentrer dans l'hoirie sa maison paternelle, et de faire au moins décharger sa mère de la taille. Quant au premier

objet, il ne pouvoit avoir lieu qu'en entreprenant un procès dispendieux et inquiétant, ce qui n'étoit pas du goût de notre honnête Eccclésiastique : quant au second, il fut envoyé au tribunal de l'élection de St.-Etienne, et il eut son plein effet, comme on le voit dans une des pièces de notre Poète.

M. Chapelon fit donc le voyage de Paris accompagné de quelques amis, qui furent fort heureux de trouver un compagnon de ce mérite ; ils avoient en lui de quoi charmer les ennuis du chemin, et répandre la sérénité sur leur voyage. Au reste, M. Chapelon étoit bien aise de voir cette capitale, brillante par l'éclat qu'y répandoit la majesté du monarque régnant : elle étoit alors dans toute sa gloire et sa splendeur ; elle étoit le rendez-vous du génie et le centre des beaux-arts : tous les savans y accouroient, y étoient encouragés et récompensés.

Quelle joie pour M. Chapelon de se trouver dans le séjour des Muses, dans le sanctuaire des sciences, de se voir le concitoyen des poètes fameux, de *Malherbe*, *Racan*, et du tendre *Quinault* ; d'y voir *Lafare*, *Chaulieu*, *Bachaumont*, *Chapelle*, et tant d'autres ; de respirer le même air, de se pénétrer de leur esprit, et en quelque sorte s'approprier leur talent ! Il n'est pas douteux que s'il y eût fixé sa demeure, il auroit eu sa place marquée à côté de *La Fontaine*, à qui d'ailleurs il ressemble par tant d'endroits.

Il fit, pendant son séjour, plusieurs bonnes connoissances ; une entre autres, qui lui fut très-honorable et très-avantageuse, celle de M. *François Gilbert de Chalus*, frère cadet de M. *Gilbert de Chalus*, alors marquis de St.-Priest et seigneur de la ville de St.-Etienne. Ils eurent plusieurs conversations sur l'état de ce seigneur disgracié, sur la situa-

tion où étoient les affaires de la ville, de quelle manière la ferme étoit régie et les biens administrés ; comment s'exerçoit la police, quels étoient les officiers du Seigneur et les autres personnes en charge. Les réponses sages et justes de M. Chapelon lui méritèrent l'estime, la confiance et l'amitié de ce Seigneur : ils se prirent réciproquement en affection, et la preuve n'en fut pas équivoque, lorsque après la mort subite de son aîné, M. *François de Chalus* vint à St.-Etienne prendre possession des droits qui lui revenoient comme unique héritier de son frère. On voit dans la charmante épître que M. Chapelon lui adressa lors de sa première entrée, avec quelle joie et quelle satisfaction ces deux amis se revirent. Ce fut alors que notre Prêtre, simple sociétaire, fut nommé à une prébende par son ami. On ne sait pas bien quel étoit ce bénéfice, ni sa valeur ; quel qu'il fût, la main dont il le tenoit lui étoit chère, et M. Chapelon se donnoit avec plaisir le nom de prébendier.

Madame Chapelon la mère demouroit avec ses deux filles dans cette maison qu'elle croyoit lui appartenir : elle y avoit établi une petite boutique de merceries d'un usage journalier, qu'elle vendoit en détail pour se procurer sa subsistance. M. Chapelon, voyant des difficultés insurmontables à pouvoir revenir sur cette maison, en donna connoissance à un ami de St.-Etienne, en y ajoutant une chanson symbolique, sans doute pour distraire sa mère, et lui procurer quelque tranquillité.

Il est vraisemblable que notre Poète auroit fait un plus long séjour dans une ville qui lui procuroit tant d'agrément et lui donnoit lieu d'acquérir de belles connoissances, sans l'impatience ou l'ennui de ses amis, qui, après avoir terminé leurs affaires, s'em-

pressoient à revenir dans leurs familles. M. Chapelon, dans quelques chansons qu'il envoya à Saint-Etienne dans ces circonstances, raconte, d'une manière risible, comment chacun étoit affecté suivant son caractère, et par quelle espèce d'ennui ils étoient tourmentés.

Enfin le jour du départ fut arrêté, et chacun reprit avec joie le chemin de sa patrie.

Plus brillant, plus orné, plus content de lui-même, notre digne Prêtre vint se rendre à sa Société et à ses amis, c'est-à-dire, à tout ce qu'il y avoit d'honnête, d'aimable et de distingué dans la ville; et l'alégresse y rentra avec lui. Les voyages l'avoient perfectionné, il connoissoit mieux les hommes, jugeoit mieux des choses, et sa piété contre l'axiome commun sembloit en être affermie. Ce fut alors qu'il se livra à son génie poétique, et qu'il nous donna ses ouvrages, où l'on découvre l'innocence et la candeur de son ame, où l'on voit briller les éclairs de son imagination, où la morale la plus affectueuse et la plus gaie se fait admirer par-tout.

Un événement singulier qui le regarde, et dont il fit part dans le temps à ses amis, mérite d'être rapporté, tant à cause de certaines circonstances particulières, que par l'influence qu'il eut sur le reste de la vie de ce bon Prêtre. A la suite de quelque profonde méditation sur les vérités éternelles, M. Chapelon fit un rêve, dans lequel il crut être cité au tribunal de Dieu pour y être jugé selon ses œuvres. Tous les incidens de sa vie passent à l'instant dans sa mémoire. Ce tableau a effrayé les plus grands Saints, et donneroit lieu à tout homme de trembler. Celui-ci, qui ne se croit pas innocent, s'humilie devant le Dieu juste et bon, qui punit le crime, récompense la vertu et pardonne les foiblesses : il

demande grâce, et il l'obtient : ce Dieu clément lui accorde trois années de vie pour réparer les fautes et les ignorances de sa jeunesse. Il est peu de chrétiens qui, pensant à leur salut et réfléchissant sur les grandes vérités de la religion, n'aient eu quelquefois dans leur vie un rêve semblable. La conscience délicate de notre bon Prêtre en fut alarmée; et plein d'humilité, autant que de religion, il fut déposer ses craintes aux pieds de son directeur, se soumit à ses lumières et à ses conseils. Ce directeur étoit M. l'abbé de Soleysel, homme d'ailleurs d'un grand mérite, mais d'une piété rude, et d'une direction sévère, qui au lieu de verser dans cette ame timorée le baume des consolations, la flétrit davantage par la manière dure et sèche dont il lui fit envisager cet événement. « Vous traitez de rêve et d'illusion, dit-il au pénitent tremblant à ses pieds, ce que je considère moi comme une vision extraordinaire et un avertissement sérieux, qui doit vous faire craindre pour votre sort à venir : vous avez laissé affoiblir la charité dans vous, vous n'êtes pas juste devant Dieu; tremblez que ce Dieu vengeur n'ôte votre chandelier de sa place : pensez à vous sérieusement : » et le quitte là-dessus.

Par quelle fatalité arrive-t-il que des ames simples et honnêtes soient exposées à éprouver de la part des esprits durs et caustiques, des terreurs auxquelles elles ne doivent pas s'attendre, ne les ayant pas méritées (1) ? Par où M. Chapelon s'é-

(1) « On seroit volontiers porté à croire qu'il en est de la direction spirituelle comme du commerce ordinaire de la vie. Il faut une conformité de caractères, d'idées, de manière de voir et de sentir, pour unir deux per-

toit-il attiré une censure si amère ? Ses écrits sont entre les mains de tout le monde ; qu'on les lise, on verra que par-tout ils respirent la gloire de Dieu, l'amour du prochain, le bien général et particulier, un attrait marqué pour les bonnes œuvres, une compassion tendre pour les misères publiques et le soulagement de ses concitoyens : voilà ses ouvrages. Quant à sa personne et à sa conduite privée, il étoit l'idole de son temps : on aime l'homme de bien, le méchant est en exécration. Un citoyen qui jouit de l'estime universelle, qui compte autant d'amis

« sonnes : il faudroit de semblables relations entre le directeur et le dirigé, pour que celui-ci pût épancher son ame dans le sein de l'autre ; et l'autre, la recevoir dans le sien. Il faut que les ames s'entendent, qu'elles se connoissent, pour qu'elles sympathisent ensemble. Si les caractères sont dissonnans, au lieu de s'unir ils se heurtent : c'est le fer et l'argile qui ne se lient point ; et dans ce cas les choses du salut, non plus que les affaires du monde, ne peuvent avoir un succès heureux. » (*Morale univers. tome II, chap. IV.*)

Le prêtre *Poujet* osa se faire un mérite d'avoir parlé à La Fontaine, cet homme de mœurs si douces, si innocentes, comme s'il eût parlé à un scélérat : il se laissa entraîner à la fougue d'un zèle ténébreux : la postérité a apprécié ce zèle et l'a blâmé. Toutefois les poésies de M. Chapelon ne sont pas les contes de La Fontaine. Celui-ci se soumit à la pénitence qu'on disoit lui être due : et en effet il devoit quelque réparation au public. Mais la mère de M. Chapelon et ses deux sœurs qui avoient toujours vécu avec lui, auroient pu dire avec plus de raison que la servante du fabuliste : *Hé ! qu'on laisse cet homme en paix ; il est si bon, qu'il n'a jamais su faire un péché véniel en sa vie.* Ce trait de ressemblance entre deux hommes de bien, a un grand rapport avec la fable des animaux malades de la peste : Les lions, les tigres, les ours y déclarèrent leurs forfaits ; tout est pardonné : un animal simple est sacrifié pour avoir mangé un brin d'herbe.

qu'il y a de gens honnêtes, dont les écrits sont autant recherchés que sa personne, que tout le monde loue, et dont aucun n'a à se plaindre : cet homme d'ailleurs si simple et si bon, si tendre et si bien-faisant, ne sembloit pas devoir mériter le blâme ni les réprimandes amères ; à moins que ce ne soit un crime aux yeux de certaines gens, d'avoir un caractère liant et d'être un homme sociable.

Des mains des casuistes, M. Chapelon tomba entre celles des malfaiteurs ; avec cette différence, que cette scène fut autant récréative que l'autre étoit affligeante. Quelques faux frères (1), de la race de ceux dont se plaignoit S. Paul, écrivirent à l'officialité la vie prétendue scandaleuse d'un homme dont l'esprit et les talens étoient tous ses torts. M. Chapelon fut mandé. Etonné, et non fâché de cette nouvelle, il en fait part à M. *Colombet* son ami de cœur, qui en fut attristé. Cela n'est rien, dit M. Chapelon avec sa gaieté ordinaire ; sans doute Mgr. l'Archevêque aura tué un cochon, et il veut me donner une fricassée. Le curé sourit de cette saillie, et souhaite un bon voyage à son ami. M. Chapelon se présente au conseil avec cet air de can-

(1) « On a toujours remarqué que ceux qui écrivent pour faire de la peine aux autres sont des ames dures et massives, semblables à des automates dont les ressorts sont montés pour opérer tel effet et non pas tel autre : ils ne sont pas méchants, ils sont bêtes. Ce n'est pas par malice qu'un loup dévore un mouton, c'est qu'il est conformé de manière à le dévorer. Il est vrai que si ces ames matérielles tomboient d'aplomb sur un pauvre innocent qui suit son chemin, elles l'écraseroient de leur poids : mais comme la masse est lourde, on voit de loin ses balancemens et on esquivé le coup. » (*Morale univers. tome II, chap. VIII.*)

deur et d'innocence qui déconcerte la malice, et fait tomber la prévention. Le prélat sent, en le voyant, qu'on a surpris sa religion : quand l'ame est saine, le visage est serein, et l'honnête homme porte son honnêteté écrite sur son front. On vit M. Chapelon, et on l'aima ; il fut invité à dîner. Un des convives, empressé de mieux connoître cet homme, lui dit : On rapporte, Monsieur, que vous vous occupez à faire des chansons (1) ? — Oui, dit-il, je fais quelquefois des chansons. — Contre qui les faites-vous ? — Contre les ridicules, les insolens, les buveurs, les buveuses, etc. — Passe pour cela ; mais les honnêtes gens ? — Oui, quand ils sont mes amis, et je ne les fâche pas. — Et à moi, dit M. l'Archevêque, vous me feriez une chanson ? — Oui, Monseigneur, si vous me le permettiez ? — Voyons, dit avec bonté le prélat. Le Poète fit alors un *in-promptu*, dont sa Grandeur n'eut pas lieu de se plaindre. Si vous les faisiez toutes comme celle-là, personne ne pourroit s'en fâcher. — Ah, Monseigneur, tous les fâchés et les fâcheux de St.-Etienne ne sont pas des archevêques de Lyon. Monseigneur Camille de Neufville et sa compagnie, esprits droits et équitables, reconnurent la probité de ce bon prêtre ; on admira son esprit, on se loua de sa conversation ; il

(1) Boileau se trouvant à la campagne, alla à confesse au curé du village qui ne le connoissoit pas. En le confessant il lui demanda : quelles sont vos occupations ordinaires, monsieur ! de faire des vers, répondit Boileau. — Tant pis, dit le curé. — Et quels vers ? Je fais des satires — Encore pis : et contre qui ? — Contre ceux qui font mal des vers, contre les méchants écrivains, les vices du temps, les ouvrages pernicious, etc. Ah, ah, dit le confesseur, cela est autre chose : après.

revint comblé de témoignages d'estime et d'amitié, tandis que les esprits boiteux de son temps se mordoient les lèvres et dévoreroient en secret le fiel de leur jalousie (1).

On juge bien qu'un homme de ce caractère devoit avoir des amis, il étoit digne d'en avoir ; et ses amis étoient tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître ; son ame expansive captivoit les esprits ; son cœur alloit au-devant des autres, et les forçoit à venir se joindre au sien. Incapable de manège et de tracasserie, il ne se brouilla avec personne : lorsque M. de Morange vint à St.-Etienne pour y établir une nouvelle église succursale, pour y fixer le nombre des Prêtres-Sociétaires, pour poser les limites invariables et respectives des deux paroisses, les Prêtres-Sociétaires de St.-Etienne, au nombre de douze, vinrent former opposition à ces nouveaux établissemens, en alléguant des raisons qui ne furent pas trouvées justes. Mais M. Chapelon, dont les lumières alloient plus loin, reconnoissant l'utilité et l'avantage de ces pieux établissemens, n'eut garde de se joindre à ses confrères, ni de paroître jaloux d'une œuvre dont il connoissoit l'importance et le besoin.

Dans ce temps-là il existoit dans la ville de St.-Etienne un prévôt de maréchaussée, nommé *Caron*. Ce *Caron* étoit un homme dur, brusque, emporté, qui sous le moindre prétexte faisoit arrêter et emprisonner les citoyens. Les affligés recouroient à M. Chapelon, à la persuasion duquel *Caron* lui-même étoit forcé de se rendre ; mais la dureté de l'ame de celui-ci ne pouvant pas sympathiser avec la douceur

(1) C'est le sens de l'épigraphe au commencement de l'abrégé historique, *Videbunt recti, etc.*

de son adversaire, il fallut enfin se brouiller. Dans ces entrefaites notre Poète composa le Noël XV, dans lequel il fait comparoître tous les corps de ville. *Caron* se crut méprisé de ce qu'il n'avoit pas parlé du prévôt et de sa brigade; il lui en fit porter ses plaintes; pour le contenter, le Poète ajouta le dernier couplet de ce Noël et le fit imprimer. Ce fut bien pis lorsque *Caron* entendit les enfans et les grands chanter à pleine tête dans les rues :

Sortez de cette maison ,
Car on n'y tient pas garnison.

Il se crut insulté, outragé, il ne se possédoit plus; dans son emportement il menaça le Poète de lui passer son épée au travers du corps; peu s'en fallut qu'il ne le fit traduire en prison. On avoit beau lui représenter que *car* et *on* étoient deux mots qui ne faisoient rien à son nom : n'importe, se croyant vilipendé, il ne respiroit que la vengeance. Il est bien vrai que M. Chapelon y avoit mis exprès l'équivoque, et qu'il étoit bien aise que *Caron* le sentît pour rabattre un peu de sa fierté : mais le Poète restoit toujours inattaquable en faisant voir sur l'imprimé *car* et *on*; et pour marque qu'il craignoit peu sa colère, il lui répondit par la chanson XXVIII, qui est une épigramme assez vive. Des amis communs, tous personnages de considération, furent les médiateurs dans cette affaire, et la querelle, qui dans le fond n'étoit qu'une querelle d'enfant, fut bientôt assoupie. Cependant le Poète ne put pas résister à la tentation de lui faire son épitaphe.

Quant à ses brouilleries avec St.-Chamond, elles vinrent d'un peu plus loin : elles avoient commencé du temps de ses pères. Il n'est pas rare de voir des

villes, des paroisses voisines prendre des travers, des antipathies, des aversions les unes pour les autres, sans qu'elles-mêmes puissent en rendre raison. Un peu de rusticité dans les manières, une teinte de ridicule dans la conduite, un événement risible et inattendu; voilà plus qu'il n'en falloit pour exalter la veine poétique des Chapelon. Si les habitans de St.-Chamond eussent été alors aussi lians, aussi doux, aussi aimables que nous les connoissons, on auroit toujours été amis, et on se féliciteroit d'en avoir toujours de semblables. Mais nos pères, plus sages que nous pour les mœurs, étoient plus secs et plus durs dans les manières; ils manquoient de cette politesse qui excuse les défauts, et de cette aménité qui gagne les cœurs. Il se fit des chansons badines qui ne sont pas toutes venues jusqu'à nous. Il nous reste celle du *Mulet Patachaud*, composée par M. Antoine Chapelon père. Il paroît que nos voisins y furent trop sensibles, lorsqu'ils voulurent venger sur le fils, et d'une manière un peu trop forte, la haine qu'ils portoient au père. Quoi qu'il en soit, ces badinages se terminèrent par un couplet de chanson, et par la mort d'un cheval. M. Chapelon, allant à Paris, dina avec ses amis à St.-Chamond. Ses ennemis voulurent se venger sur lui, et crurent en avoir trouvé l'occasion. Se doutant de quelque malice, il fit mettre la selle et les harnois de son cheval, sur un autre qui lui ressembloit, et dina tranquillement. Le dîner fait, il part gaiement avec sa compagnie, salue d'une chanson ceux qui croyoient s'être vengés, et qui dans leur surprise virent le cheval de l'un d'entre eux, dont on avoit effectivement coupé la queue, et qu'on trouva à demi-mort.

M. Chapelon eut quelques démêlés avec le bureau

de la charité, qui prétendoit exiger à la rigueur une contribution annuelle de la somme de dix livres. Ces offrandes, qui sont toujours volontaires, doivent être faites librement, et selon les facultés de celui qui les fait. M. Chapelou étoit pauvre, il ne le cachoit pas; il avoit sous sa charge sa mère âgée, ses deux sœurs, sans talens, et souvent ses deux nièces qu'il nourrissoit et entretenoit du seul produit de la Société. Ce sont les raisons qu'il expose à messieurs les administrateurs de ce temps-là; et s'il parle à ces messieurs un peu librement, s'il leur dit des vérités un peu dures, on voit qu'il force son caractère; et que s'il eût eu à traiter avec des hommes aussi coulans, aussi judicieux, aussi sensibles que ceux qui gouvernent aujourd'hui, on seroit allé au-devant de ses besoins, on l'auroit prévenu; et au lieu de le vexer pour une somme si modique, on lui auroit offert secrètement des secours plus abondans. Toutes ces misères, qui dans le fond ne sont pas grand chose, et dont la charité ne souffroit rien, ne laissoient pas que de fatiguer une conscience aussi délicate que la sienne; le souvenir de son rêve, les propos de l'abbé de Soleysel, son goût décidé pour la vertu, l'amour de ses devoirs comme prêtre, tout cela concouroit à le faire renoncer aux vers, aux chansons, aux compagnies, à dire adieu aux Muses, et à sortir du tourbillon du monde, avec le regret d'y avoir été trop long-temps enveloppé. C'est alors qu'il se livra tout entier à son goût pour le bien. Sa dévotion fut exemplaire, ses bonnes œuvres furent publiques, son zèle fut vif et persévérant. Borné à un petit nombre d'amis, tous les les pauvres devinrent les siens; il leur rendoit tous les services possibles, par le crédit et l'ascendant qu'il avoit sur les esprits et sur les cœurs. Il assoupissoit les querelles,

terminoit les différends, tiroit les malheureux de l'oppression, leur procuroit des douceurs, des adoucissements, des aumônes; il étoit leur avocat, leur défenseur, leur protecteur, et vouloit qu'on le regardât comme tel: il étoit le consolateur et le bienfaiteur universel; il plaçoit les uns à l'hôpital, d'autres à la charité, aux incurables, etc. ni le dégoût des malades, ni l'infection des hôpitaux, ni l'horreur des prisons, rien ne retardoit sa charité, ni ne blessoit sa délicatesse. Sa compassion s'étendoit à tout, et sa bienfaisance auroit voulu tout soulager.

Ce pauvre citoyen, chargé d'enfans et détenu dans les prisons par l'intrépide Caron, fut élargi par sa médiation envers les supérieurs de cet homme intraitable, qui fut contraint de rendre le prisonnier malgré lui à son épouse et à sa famille éplorée. Cet autre, accablé d'infirmités et de misères, qu'il recommande à M. de Caylus, seigneur de la ville, dans un temps où il auroit dû, ce semble, parler pour lui-même; il oublie ses besoins pour ne penser qu'à procurer le soulagement des besoins d'autrui. Telle est la pénitence volontaire et édifiante que s'imposa cet homme de bien, qu'on a voulu regarder comme coupable et licencieux: peut-être d'autant plus méritoire qu'elle fut publique, persévérante, et qu'elle s'étendit sur tout le reste de sa vie.

Nous touchons à ce temps de désastres et de malheurs de toute espèce qui vinrent accabler la ville de St.-Etienne dans les années 1693 et 1694. Ce fut alors que les entrailles de ce bon ecclésiastique furent émues, sa sensibilité n'y put pas résister: ce fut alors que sa belle ame se rendit visible, pour ainsi dire, et déploya tous les ressorts de son activité. Il avoit quitté la plume par un motif de piété, il la reprend par le même motif, et compose ce poëme

attendrissant, dans lequel il peint avec les couleurs les plus touchantes, l'état déplorable où étoient réduits les citoyens par la cessation du travail, la cherté du pain, les fièvres pestilentiennes, etc. Il remonte à l'origine du mal, il fait voir quelles en sont les causes, dont il en allègue deux principales; savoir: des étrangers, des inconnus, des gens durs ou de mauvaise vie qui viennent s'établir dans la ville, y prendre autorité, y donner des ordres, agir en maîtres, et subjuguier le pauvre peuple. La seconde cause de ces malheurs est le défaut de police et la mauvaise administration des magistrats et des personnes en place de ce temps-là. Nouveau *Jérémie*, ne pouvant, par ses facultés personnelles, soulager ses concitoyens, il répand sur eux des larmes amères, il conjure le grand Dieu, qui d'un seul mot a créé l'univers, d'exaucer sa prière, et d'apporter quelques consolations à son peuple affligé; semblable à ce Jésus, qui, dans le temps que Titus assiégeoit Jérusalem, se promenoit sur les murailles et crioit de toutes ses forces: Malheur à la ville, malheur à ses habitans, malheur à moi-même, et en prononçant ces derniers mots, tomba roide mort sur les remparts. Ainsi M. Chapelon, consumé de douleurs, et sentant trop vivement les maux de sa patrie, déclare qu'il craint beaucoup pour lui-même: voyant cette foule de cadavres qu'on voituroit sans relâche dans les cimetières, il disoit: hélas! bientôt j'en augmenterai le nombre.

Entre les exercices publics de dévotion qu'il avoit embrassés, il y en eut un qui fut frappant et qui fut imité par le plus grand nombre des paroissiens, ce fut qu'il accompagnoit régulièrement Notre-Seigneur toutes les fois qu'on le portoit en viatique aux malades, et il l'accompagnait toujours en surplis. Cet

exercice arrivoit très-fréquemment, sur-tout les deux dernières années de sa vie. Il en avoit tellement contracté l'habitude, qu'il y assistoit étant malade, ayant peine à marcher. Enfin cet homme, qui n'étoit pas immortel, fut attaqué d'une fièvre ardente, dont le transport se porta au cerveau: il entendit la clochette dans les rues qui annonçoit Notre-Seigneur; dans son délire, il saute du lit à bas, il fait violence à ceux qui le retiennent, il dit qu'il veut accompagner son divin maître, il s'efforce d'aller en avant, et sans ses gardes-malades, il se précipitoit par la fenêtre.

Rien de si touchant, rien de si attendrissant, que les derniers momens de sa vie; on voyoit les élans continuels qu'il faisoit vers le ciel en y levant sans cesse les mains et les yeux. Ces derniers momens furent un prière intérieure continuelle, et un sacrifice volontaire qu'il fit à Dieu de sa vie. Enfin cet aimable citoyen, ce digne ecclésiastique, après avoir vécu en sage selon le monde, mourut en chrétien selon le cœur de Dieu, le 9 octobre 1695, âgé de 47 ans.

Cette mort couvrit d'un voile de deuil toute la ville; la consternation fut universelle: on pleuroit dans un seul homme la perte de plusieurs: le bel esprit, l'homme de lettres, l'homme à talens, le bon ami, l'excellent citoyen, le bon prêtre; chacun disoit: j'ai perdu mon semblable. Avec lui dans le même tombeau furent ensevelis la joie, les ris, l'enjouement, la fine plaisanterie, les talens, les beaux vers; et ce qui est plus précieux, le don unique de se rendre estimable et de se faire aimer. Depuis ce temps, ce sombre voile a demeuré étendu, et semble couvrir tous les esprits; il paroît qu'il n'est pas prêt

d'être levé; qu'il y restera encore, jusqu'à ce qu'une main privilégiée le déchire.

Mais quand peut-on espérer de voir paroître cet homme qui le remplace? Pour cela il faudroit qu'il réunît plusieurs qualités qui se trouvent rarement dans un même sujet. A ne considérer que son talent, ou plutôt le don de la poésie, les sujets gais, amusans, M. Chapelon les rencontre, ils s'offrent naturellement à lui; les autres vont les chercher avec effort. L'ame, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et pour ainsi dire rafraîchie comme au retour d'une promenade embellie et riante, trouve en soi-même un contentement, un bien-être, et une disposition naturelle à vouloir que chacun éprouve le sentiment de joie et de belle humeur dont elle-même est pénétrée; satisfaction précieuse, dans laquelle on ne se trouve pas après la lecture de nos beaux philosophes, encore moins de nos pesans moralistes.

Sa morale, en effet, est celle du chrétien, purgée de toutes superstitions, épurée dans une ame douce, rectifiée dans un sens plus droit, embellie des couleurs d'une imagination aimable et brillante.

Cette foule de traits, présens au souvenir de tous ses lecteurs, ces expressions énergiques qu'on cite à tous propos et qu'on répétera dans les générations futures; ces sentences simples et frappantes, qui ont passé en proverbes, tant elles sont pleines de sens; ces termes si à propos, si significatifs, qu'aucune langue ne peut rendre ni imiter; ces saillies inattendues qui frappent et qui demeurent imprimées dans la mémoire; tel est son caractère distinctif. Pour le connoître tel qu'il est, il ne faut pas le dire, il faudroit le copier.

Son génie propre à lui, est cette étonnante aptitude à se rendre présent, et à nous faire assister à

l'action qu'il nous montre; de donner à chaque objet et à chacun de ses personnages un caractère particulier, dont l'unité se conserve dans la variété de ses narrations. On ne cite point d'exemple tiré de ses écrits, car il faudroit tout citer. Mais une source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant ne vous occuper que de bagatelles, vous placer d'un mot, dans un grand ordre de choses: presque tout ce qu'il dit, élève l'ame, et la fait remonter à des idées grandes et sublimes.

Sans doute M. Chapelon dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua l'imagination la plus vive, la plus féconde, la plus variée, tous les traits de l'invention et de l'expression. Sans doute l'homme le plus fêté de tous, devoit plaire à tous. Mais par combien de soins cet esprit n'avoit-il pas été cultivé? Les beaux arts, les arts aimables l'embellissoient encore: les voyages, le spectacle imposant de la ville de Rome, le coup-d'œil ravissant de la cour brillante de Louis XIV, la lecture des ouvrages des beaux esprits de son siècle; tous ces objets divers et frappans, lui donnèrent cette élévation d'ame, ce sentiment du beau et du bon, et allumèrent le feu du génie que la nature avoit déjà mis dans son sein.

Il a écrit dans sa langue naturelle, et il ne dut pas écrire autrement, parce qu'on n'en parloit point d'autre alors. De là ces expressions imitatives et pittoresques, qu'on ne peut traduire dans une autre langue, parce que celle dans laquelle il a écrit, nomme des objets qui ne sont connus que dans ce langage; parce qu'il exprime fortement ce qu'aucun autre ne sauroit exprimer, qu'on affoibliroit ou qu'on détruiroit par une traduction. C'est pourquoi on n'habillera jamais Montagne à la française, et c'est

pourquoi on a anéanti Charon quand on a voulu
lui faire parler une autre langue que la sienne.

Toutes les familles chrétiennes ont chanté et chantent encore les Noëls de M. Chapelon : tous les gens de bien ont ses ouvrages en partie , qu'ils se font un plaisir de lire avec leurs amis : tout le monde a son nom gravé dans la mémoire , et on le prononce avec vénération. Il ne manquoit à cet homme que d'être mieux connu pour que son nom fût imprimé dans tous les cœurs ; il le fut dans son temps , il le sera à l'avenir. N'ayant pu être de ses amis , on s'honorera d'être son compatriote. Moi , citoyen obscur , mais sensible , je viens , près d'un siècle après sa mort , jeter quelques fleurs sur son tombeau : puisse un pinceau plus exercé et plus délicat , le peindre avec des couleurs plus fortes et plus brillantes , et mettre sous les yeux d'une ville honnête et savante , toute la beauté de son ame , la bonté de son cœur , l'éclat de son esprit , de ses talens et de ses vertus !
